

ANTIRESSE

N° 418 | 3.12.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Hors saison

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

Violence physique légitime?

LE GRAND JEU PAR JEAN-MARC BOVY

La France dans les BRICS?

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Aimer hier... Et aujourd'hui?

LISEZ-MOI ÇA! PAR SLOBODAN DESPOT

«Les Français de la décadence»



*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Hors saison

JE ME SUIS EMBARQUÉ VERS LA SICILE SUR UN PAQUEBOT PRESQUE DÉSERT ET DANS MON PARDESSUS D'HIVER. DÉBARRASSÉE DES FOURMILIÈRES DU TOURISME DE MASSE, ALLAIS-JE VOIR CETTE SYNTHÈSE DES CIVILISATIONS MÉDITERRANÉENNES SOUS SON VRAI VISAGE? VOICI QUELQUES APERÇUS DE CE VOYAGE À REBOURS DU TEMPS.

SUR LA BARGE FANTÔME

La Suprema est un ferry immense jaugeant 50 000 tonnes. Il est construit pour transporter 3000 passagers et 1000 véhicules à la vitesse d'un bâtiment de guerre. En cette venteuse fin novembre, il n'a qu'une centaine de clients à son bord, autant dire qu'il est vide. La plupart de nos compagnons de voyage ne ressemblent pas à des touristes, ce sont plutôt des ouvriers du bâtiment ou des routiers, tous vêtus de l'uniforme de la classe laborieuse au XXI^e siècle:

hoodie en coton, gilet-doudoune et chaussures de sport. Si le flux des touristes est saisonnier, la logistique du ravitaillement ne s'interrompt jamais entre le continent et la plus grande île de Méditerranée.

Parti de Gênes avec une heure de retard, *La Suprema* arrivera pourtant avec deux heures d'avance à Palerme. Durant la nuit, nous sommes secoués par un vent de tempête qui soulève des vagues rases, mais cinglantes. Il est curieux de sentir tanguer et grincer

un tel mastodonte. Je n'y penserai qu'après coup: nous aurons navigué avec mille ou deux mille tonnes de lest en moins qu'à pleine charge... et donc autant de prise au vent en plus. C'est presque du surf!

INTERMÈDE ÉCOLOGIQUE

Les crécelles des lépreux du cerveau se font entendre même au grand large. J'apprends donc en cours de route que la méchante fée Cruella von der Alien qui préside l'Union européenne, dans sa séquence d'idioties montypythoniques, veut imposer des masques sur le museau des vaches sans rien leur demander (comme elle ne demande rien à ses sujets humains, du reste). Leurs naseaux émettraient, paraît-il, du méthane, gaz à effet de serre... J'ouvre donc la fiche technique de la grande barge pendulaire qui nous transporte et je lis qu'elle est mue par quatre moteurs diesel totalisant 64 cylindres et 67 200 kW, soit plus de 90 000 CV. Selon leur fier constructeur finlandais (donc scrupuleusement écolo-conscient), les moteurs de ce type ont une consommation extraordinairement modérée de 175 g/kWh selon la mesure standard SFOC. En l'occurrence — simple règle de trois —, 11 760 kg de gazole, ou pétrole lourd, *par heure*. Soit quelque 200 tonnes par traversée, six jours par semaine et cinquante-deux semaines par année. Pour notre aller simple à cent personnes, on aura donc brûlé *deux tonnes de gazole par*

passager, véhicules non compris. Une navette parmi d'autres sur les mers du monde, où les porte-conteneurs encore plus gros règnent en maîtres et ne s'arrêtent jamais... «Le Vatican, combien de divisions?» ironisait Staline. J'emboîte le pas: pour un gros ferry sans masque, il faut combien de vaches masquées? — Et à supposer que le masquage bovin puisse assurer le salut climatique de la planète, comment le vendra-t-elle à M. Modi, l'Hindou en pyjama, et à ses 300 millions de vaches sacrées? — Et si elle n'arrive pas à masquer l'Inde, à quoi bon tracasser les Hollandais? Fin d'intermède. Puissent les rames remplacer tous les diesels de marine et Cruella, ses *young leaders* et tous ses eurocrates garnir la chiourme!

PALERME, SÉDIMENTS D'HISTOIRE

À peine débarqués, le GPS nous entraîne dans un labyrinthe de ruelles encombrées d'échafaudages, ornées de linge suspendu aux fenêtres. La nuit est noire et mal éclairée. Des ombres cagoulées surgissent de partout, à pied ou en scooter. La voie se fait de plus en plus étroite. J'ai le sentiment que la voiture soudain devenue énorme va finir dans une souricière. Dans l'ombre des cagoules brillent des taches claires: le blanc de ces centaines d'yeux qui nous regardent comme des extraterrestres. Drôle d'endroit pour loger un grand hôtel: l'adresse s'avérera usurpée. Le type humain, ici, est



très basané, et cela ne date pas de la dernière vague migratoire. Palerme est à mi-chemin entre Tunis et Naples. La manière dont elle conserve son histoire — par stratification désinvolte plutôt que par planification consciente — évoque de manière frappante les cités hors d'âge de l'Inde, Bénarès ou Bombay. Non moins d'ailleurs que la circulation des rues avec ses tricycles pétaradants et son chaos infernal.

Étrange coïncidence: le lendemain matin, nous redécouvrons les mêmes lieux, mais à pied et sous une lumière bien plus amène. Au milieu de ce marché populaire qui sent la bonne cuisine du Sud se dissimule une noble demeure. Le palais du comte Frédéric date du XVII^e siècle. De l'extérieur, il ne paie vraiment pas de mine. Il fut bâti autour d'une tour de garde

arabo-normande remontant au XII^e siècle. La famille descend de Frédéric d'Antioche, de la maison de Hohenstaufen, bâtard de l'empereur Frédéric II. Le comte Alexandre Frédéric porte *d'or à quatre bandes d'azur*, son épouse Alwina est une radieuse beauté autrichienne. Le comte a eu ses heures de gloire comme pilote en Italie, notamment dans la Targa Florio, la plus ancienne course automobile au monde. La comtesse fut championne de natation et tient le soprano à l'opéra. Leurs deux fils, Niccolò et Andrea, font visiter le palais familial à des groupes de touristes. En cette saison, les groupes sont réduits et on a un peu de temps pour causer.

Yeux d'acier et coupe militaire, Niccolò est d'un type germanique très marqué, un véritable *junker*. Son parler, qu'il soit italien ou

anglais, trahit un infime accent allemand. Il se revendique fièrement sicilien, surtout pas italien. «L'Italie, c'est tout nouveau, même pas deux siècles. Tandis que la Sicile... c'est une histoire de millénaires.» Ce n'est pas qu'une boutade, je le sais et je vais encore m'en convaincre. Avant ses ancêtres germaniques, il y eut les Arabes, les Romains, les Grecs, et après eux: Français, Espagnols, Italiens... et Américains! La maison du comte Frédéric (qui se garde de trop publier son nom complet) est comme un condensé d'Europe, du moins de cet empire romain-germanique qui a voulu l'incarner. Le palais, dans ses fondements mêmes, garde la trace de toutes ces influences — de la ventilation mauresque aux symboles maçonniques incrustés dans les fresques et les dallages de la salle d'honneur. Le grand maître Garibaldi, qui conquiert la Sicile avec 1000 hommes seulement, avait installé ici son état-major. On ne sait ce qu'en pensaient les châtelains de l'époque, mais ils n'avaient d'autre choix que l'hospitalité, souligne discrètement notre guide. Garibaldi avait conquis l'île sans coup férir, les maçons locaux ayant même payé les soldats des Bourbons pour désertre les lieux. Chaque salle ici raconte son histoire, chaque pièce de mobilier, pour ainsi dire, est une charte. Je resterai longtemps sous l'emprise de cette visite et de ces deux frères qui s'efforcent de sauvegarder un héritage si obligeant par un travail

si humble. Qu'auraient dit les chevaliers de leur lignage en les voyant — en espadrilles, chinés et petit veston déstructuré — piloter des barbares sino-américains à travers leur ancestrale intimité? Est-ce le comte de Montmirail volant la besogne de Jacquouille-la-Fripouille, ou la preuve d'un dévouement tragique et absolu?

L'ARMURE SCINTILLANTE

Le passé de la Sicile, dans la vue condensée et épurée que nous pouvons en avoir, évoque par moments une idylle culturelle, l'utopie d'une synthèse des civilisations autour de *la mer à nous* (*Mare Nostrum*). Rien ne l'incarne mieux que le règne de Roger II et son chef-d'œuvre, la chapelle Palatine du palais des Normands. Cette basilique romane n'est pas grande, mais elle est sertie de bijoux de pied en cap comme un reliquaire. Elle abrite l'un des plus beaux ensembles de mosaïques du monde byzantin et un inventaire incomparable de dallages et de sertissures sous un plafond en dentelle de bois qui est un prodige d'artisanat arabe. Elle est classée, non sans raison, parmi les plus beaux édifices religieux au monde, toutes traditions confondues. A la fois «le plus beau joyau religieux rêvé par la pensée humaine», selon Maupassant, et la version architecturale des rêves de des Esseintes, l'esthète de Huysmans, qui avait maudit la laide modernité et s'était construit un paradis à rebours du temps. Vous y



tombez en adoration et vous oubliez le temps, ce qui est bien le propos de toute liturgie. Vous vous bloquez la nuque à force de contempler les merveilles d'en haut. Et vous vous dites, au milieu de ce scintillement, que des maîtres morts depuis bientôt mille ans vous ont offert une armure de beauté contre toutes les horreurs des temps derniers.

CEFALÚ, OU L'ÉSOTOURISME

Kephalos. Le céphale. La tête. On comprend le nom de *Cefalú* en découvrant le rocher dramatique qui la surplombe. Ce site, comme le bonheur selon Vialatte, date de «la plus haute antiquité». Depuis le sanctuaire mégalithique vieux de 3000 ans, tout le monde s'est succédé ici comme partout dans l'île — Grecs, Romains, Byzantins, Arabes, Normands — et a laissé sa trace. Les pèlerins processionnaires oints à la crème

solaire savent-ils quelles augustes sandales ont lissé les pavés sur lesquels ils marchent?

Les *infrastructures* du tourisme de masse ne se laissent contempler dans leur vérité concrète qu'une fois ce flux asséché, comme les installations hydrauliques en période de révision. A la mauvaise saison — heureusement brève —, les *destinations balnéaires* retrouvent l'humble vie des provinces somnolentes. Les parkings apparaissent surdimensionnés, les boutiques de bibelots abolies et malvenues comme des vers de Mallarmé au milieu d'un mode d'emploi. L'emploi, justement, qu'en resterait-il sans cette invasion détestée et désirée à la fois? Ici comme partout, l'internet a encore remodelé le paysage et l'économie. Quiconque, dans ce labyrinthe de ruelles, a hérité d'un appartement, en a fait un «B & B» coté sur *Tripadvisor*

et s'est retiré pour vivre dans l'arrière-pays. Puis la prolifération des «B & B» a engendré la multiplication des bars et buvettes y relatifs, évidant encore plus les *destinations balnéaires* de toute leur chair de vie réelle. Au bout du processus, nous évoluerons dans des décors de cinéma grandeur nature avant de retourner dans nos barres de clapiers. En attendant le transfert définitif du voyage dans les terminaux de «réalité augmentée». Pour l'instant, la réalité physique de l'hiver à Cefalú nous accueille de plein fouet, avec un vent de tempête à édatter les dattiers (littéralement: elles pleuvent du ciel!). La mer est démontée, le rivage inabordable. N'importe: nous voulions surtout contempler la mosaïque fameuse du Christ Pantocrator dans l'imposante cathédrale arabo-normande: pas de chance, l'abside est en travaux sans date de fin, comme beaucoup de choses dans l'île. Nous devons nous contenter d'un tissu imprimé.

En reprenant la route, la lubie me vient de faire un détour par les

hauts du bourg, destination d'un pèlerinage beaucoup moins populaires. Dans un quartier retiré se niche parmi les herbes folles une petite propriété interdite que rien ne signale. Cette maison défoncée, abandonnée depuis des décennies, à qui appartient-elle aujourd'hui? Mystère. Pourtant, des initiés font le voyage de Cefalú rien que pour la contempler, les plus téméraires allant jusqu'à forcer les barrières. Ils n'y trouvent que des plafonds effondrés et des fresques bizarres dévorées par la moisissure. Mais ces fresques ont été peintes par l'un des personnages les plus énigmatiques et peut-être aussi les plus influents du XXe siècle.

L'ombre d'Aleister Crowley s'étend sur toute la culture populaire contemporaine, dans la mesure où celle-ci est essentiellement d'origine anglo-saxonne. Cet aventurier, grimpeur, occultiste s'était baptisé lui-même «la Grande Bête» (*To Mega Therion*) et «le plus méchant homme qui ait jamais vécu». Il a consacré des années de sa vie à invoquer les démons et son



chemin est jonché d'âmes mortes ou déraillées. Son culte est particulièrement répandu dans les milieux de la musique rock et du cinéma. Le grand écrivain et nouvelliste anglais Somerset Maugham a tracé dans son roman *Le Magicien* (1908) un portrait saisissant, et fort sarcastique, de Crowley en charlatan et séducteur de femmes ingénues. Mais le charlatanisme, comme on a pu s'en convaincre depuis, n'empêche en rien la fascination.

Le phénomène Crowley mérite des études à part. La communauté qu'il a créée à Cefalú en 1920 avec son égérie américano-suisse *Leah Hirsig* n'est qu'un des épisodes de son excentrique destinée, mais elle est comme le laboratoire d'une contre-initiation dont on ne verra l'extension aux masses qu'à partir des années 1960. A Cefalú, Crowley avait installé son «abbaye de Thélème» qui n'avait en commun avec la débonnaire utopie de Rabelais que sa fameuse règle: «Fais ce que tu veux.» En l'occurrence, le «ce que tu veux» allait bien au-delà de tout ce que la morale univer-

selle et le sens commun pouvaient admettre. Entre les expériences magico-sexuelles de Cefalú et les réseaux du satanisme pédophile qu'on commence à dévoiler cent ans plus tard, le lien est plus étroit qu'on ne pourrait le soupçonner. Entre sa philosophie et la déshumanité des masses, peut-être aussi. Entre le bas (de Cefalú) et le haut, il y a comme un miroir — selon la philosophie ésotérique.

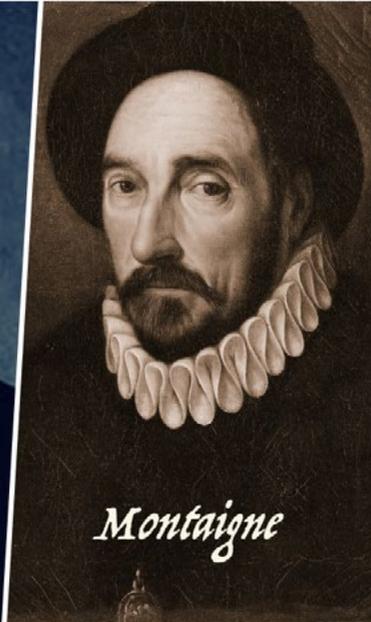
Par chance pour la paix des lieux, Crowley et ses disciples furent expulsés de l'île en 1923 par Mussolini. «Les mystérieuses pratiques menées quotidiennement et la présence d'enfants dans la maison ont alarmé le peuple et l'évêque de Cefalú», écrit-on candidement sur le site de la ville, qui n'ose ni vanter ni définitivement enterrer cette «attraction».

Je n'ai pas repéré l'abbaye de Crowley. La végétation avait peut-être déjà tout envahi, et peut-être que je n'avais pas vraiment envie de la trouver. Il vaut sans doute mieux ainsi.

/A suivre./



Machiavel



Montaigne



Weber

ENFUMAGES par Eric Werner

Sur le monopole de la violence physique légitime

L Y A VIOLENCE ET VIOLENCE. USUELLEMENT, LES ÉTATS S'OCTROIENT UN SAUF-CONDUIT POUR USER IMPUNÉMENT DE LA VIOLENCE LÉGITIME — MAIS CE PRIVILÈGE LEUR EST DE PLUS EN PLUS CONTESTÉ. LA PHILOSOPHIE POLITIQUE CLASSIQUE PERMET PEUT-ÊTRE D'ÉCHAPPER À L'IMPASSE EN ABORDANT LA QUESTION SOUS UN AUTRE ANGLE...

Il y a une centaine d'années, le sociologue Max Weber a donné de l'État une définition restée fameuse: «Il faut concevoir l'État contemporain comme une communauté humaine qui, dans les limites d'un territoire déterminé (...) revendique avec succès pour son propre compte le monopole de la violence physique légitime.» Les mots importants sont bien sûr les trois derniers. L'État a partie liée avec la violence, mais pas n'importe quelle violence: celle que Weber appelle légitime. Sauf que Weber ne précise pas ce qu'il entend

par «légitime»: qu'est-ce qui est légitime ou non dans ce domaine? En quoi telle violence peut-elle être dite légitime et telle autre illégitime?

Certains diront que le problème est mal posé, en ce sens que toute violence est illégitime. Ce serait un peu la position de Hannah Arendt dans ses derniers écrits. Elle oppose en effet le pouvoir à la violence, en disant que ce sont les pouvoirs illégitimes qui ont recours à la violence. Les pouvoirs légitimes, eux, n'y ont que très peu recours, ou même pas recours du tout. C'est donc toujours

un mauvais signe quand l'État a recours à la violence. C'est ce qu'elle pensait, et elle n'est pas la seule à le penser. Un auteur comme Christopher Lasch dont il a été dernièrement question dans cette chronique est aussi sur cette ligne. Sauf que quand Max Weber associe l'État à la violence, même si ce qu'il dit peut choquer, il dit la réalité. Il est difficile en effet de penser l'État sans référence à la police et à l'armée, dont c'est le rôle, à l'une comme à l'autre, d'avoir recours à la violence (la première, théoriquement, à l'intérieur des frontières, la seconde sur les frontières et pour les défendre).

LE PLAISIR DU PRINCE ET L'INTÉRÊT COMMUN

Bien sûr, moins l'État y a recours, mieux c'est. Mais le fait est qu'il y a souvent recours. C'est une réalité. Et donc on en revient à la question: qu'est-ce qui fait que la violence peut être dite légitime?

On pourrait l'éluder en disant que tout ce que fait l'État est légitime (selon l'adage: tout ce qui plaît au Prince a force de loi, *quod principi placuit legis habet vigorem*). Le critère de la légitimité, c'est l'État. Mais on tourne ici en rond. On ne peut à la fois définir l'État en référence à l'idée de légitimité (le monopole de la violence physique légitime)

et la légitimité en référence à l'État (tout ce que fait l'État est légitime). Il faut trouver d'autres critères de légitimité. Machiavel pourrait être ici d'une certaine utilité. Machiavel est souvent présenté comme un penseur de la tyrannie et à ce titre critiqué pour son soi-disant cynisme et son immoralité. En réalité ses sympathies le portaient plutôt vers le régime républicain. C'était un grand admirateur de la Rome républicaine et, pour ce qui est de l'époque moderne, des cantons suisses, qui au XVI^e siècle étaient des républiques aristocratiques. Il s'était en particulier intéressé au modèle suisse d'armée de milice.

Dans ses écrits, Machiavel fait certes l'éloge du réalisme politique («mieux vaut suivre la réalité de la chose que son imagination»), lit-on dans le *Prince*), mais il dit aussi qu'on ne peut pas tout se permettre en politique, et que si le Prince est parfois obligé d'avoir recours à la violence, il ne peut le faire que dans certaines limites. Ce n'est, il est vrai, jamais dit explicitement. Mais c'est ce qui se lit en creux. Il y a en fait deux limites. La première se rapporte au bien commun par opposition à l'intérêt particulier du Prince. Machiavel écrit: «Un esprit sage ne condamnera jamais quelqu'un pour avoir usé d'un moyen hors des règles ordi-

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

naires pour régler une monarchie ou fonder une république. Ce qui est à désirer, c'est que si le fait l'accuse, le résultat l'excuse.»

D'une certaine manière, qui veut la fin veut les moyens: sauf que la fin ici voulue (régler une monarchie ou fonder une république) n'est pas n'importe laquelle. Elle relève du bien commun. «Le bien public requiert qu'on mente et qu'on trahisse et qu'on massacre», dira plus tard Montaigne. Cette phrase nous confronte à un paradoxe: celui du mal au service du bien. Le mal se met au service du bien (en l'espèce, le bien public), et en ce sens on peut le dire excusable. On est excusable de mentir, de trahir et de recourir à la violence si le bien commun le requiert. Mais à cette condition-là aussi. Autrement non. Il n'y aurait en ce cas aucune excuse, et il ne resterait que l'accusation. En arrière-plan se profile la distinction traditionnelle entre le prince légitime et le tyran. En effet, ce qui caractérise le tyran par opposition au prince légitime, c'est que le premier ne se soucie que de son intérêt particulier, alors que le prince légitime, lui, se soucie du bien commun.

C'est la première limite. La seconde limite n'est pas moins importante. Machiavel écrit: «Aussi est-il nécessaire au Prince qui se veut conserver, qu'il apprenne à pouvoir n'être pas bon, et d'en user ou n'user pas selon la nécessité». La nécessité désigne une situation où il n'est pas possible d'agir autrement qu'on ne le fait. Normalement on est *bon*

(ou du moins on s'efforce de l'être), mais il y a des situations où il n'est pas possible de l'être et où donc il faut se résoudre à ne pas l'être. C'est une exception à la règle. Autant que possible, on s'efforce de l'être. Mais il y a des situations où cela n'est pas possible: au moins si l'on «se veut conserver». Et donc on ne l'est pas.

Ces deux limites fixent le cadre de la violence qu'on appellera légitime. Elle est légitime, d'une part parce qu'elle est requise par le bien public, et d'autre part parce que nécessité fait loi, au moins, comme le dit Machiavel, si le Prince «se veut conserver». On part ici de l'idée que le Prince le veut: il «se veut conserver». Il n'est pas suicidaire. Sauf que la nécessité pose en même temps une limite. Elle exclut la violence pour la violence, ou encore celle excédant la nécessité. La règle reste la règle, il n'y a pas non plus de renversement des valeurs. On ne fait le mal que quand on y est contraint par la nécessité. Autrement on ne le fait pas et l'on fait au contraire le bien. *Normalement* le Prince est bon et vertueux.

DES ÉTATS DÉPOSSÉDÉS

Il serait intéressant d'appliquer ces critères aux guerres actuelles, qu'elles soient menées par des acteurs étatiques ou infra- et/ou supraétatiques. Car bien sûr ces derniers sont aussi concernés. Max Weber définit l'État comme le détenteur du monopole de la violence physique légitime. Mais ce monopole est aujourd'hui très largement remis en question, à la fois par en haut et

par en bas. C'est à l'évidence le cas dans le Sud global, mais le Nord global n'est pas épargné, comme le montre la dévaluation de l'État-nation en Europe, sous les coups de boutoir du mondialisme politique, d'une part, du multiculturalisme de l'autre. Dans les années 90 du siècle dernier déjà, Paul Virilio relevait que les institutions militaires en Europe étaient toutes passées sous contrôle américain. Aucun État européen ne dispose donc encore du monopole de la violence physique légitime. Ce monopole est entièrement passé en mains américaines.

Les États européens doivent gérer par ailleurs le défi que représente pour eux le séparatisme des minorités issues de l'immigration, ce qu'ils font avec plus ou moins de bonheur.

Pour autant, la question de la violence légitime n'en continue pas moins à se poser. Elle n'est pas sans lien avec celle du respect du droit international et humanitaire, mais s'en distingue également, en ce sens que les juristes internationaux n'ont que très peu réfléchi sur des notions telles que celles de bien commun et de nécessité. Leur attention s'est plutôt fixée sur la violence

elle-même en ses manifestations diverses et variées. Il est permis de faire certaines choses, mais pas d'autres. C'est une autre approche. Lorsque Montaigne dit que le bien public requiert qu'on mente et qu'on trahisse et qu'on massacre, les choses dont il parle ne sont pas considérées en elles-mêmes, mais en lien avec les *raisons* pour lesquelles les acteurs sociaux sont amenés à les faire: certaines légitimes, d'autres non. Ce qui peut bien sûr donner lieu à contestation. Tout le monde n'est pas nécessairement d'accord, par exemple, sur ce qu'il faut ou non entendre par bien public.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Max Weber, «Le métier et la vocation d'homme politique», in *Le savant et le politique* (éditions diverses).
- Machiavel, *Le Prince* (éditions diverses).
- Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, Pocket, 2012.
- Paul Virilio, *L'insécurité du territoire*, Galilée, 1993.
- Bernard Wicht, *L'idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, L'Âge d'Homme, 1995.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

A quand l'adhésion de la France aux BRICS?

C'EST PROBABLEMENT LE PLUS HAUT MONUMENT À LA GLOIRE DU GÉNÉRAL DE GAULLE. IL SE TROUVE À MOSCOU SUR LA PLACE DU MÊME NOM. JUCHÉE SUR UN PIÉDESTAL DE DIX MÈTRES, L'EFFIGIE TRÈS RAIDE DU GRAND CHARLES EN MESURE HUIT. DEPUIS LE PIED DU MONUMENT, ON DISTINGUE À PEINE SON VISAGE. ON EST SIMPLEMENT ÉCRASÉ PAR SA GRANDEUR...

En 2005, lors de l'inauguration du monument en présence de Chirac, la presse moscovite avait tourné en dérision ses dimensions disproportionnées. L'auteur du monument, le Géorgien Zurab Tsereteli, n'en était pas à son premier coup d'épate. Il a réussi à placer ses œuvres, souvent gigantesques, dans bien d'autres lieux, en Russie, à New York et ailleurs dans le monde. Nombre de Moscovites lui en veulent d'avoir défiguré les rives de la Moskova avec une structure colossale de 96 mètres de haut représentant Pierre le Grand perché sur une copie de frégate, qui aurait mieux sa place à Disneyland.

La grandeur du tsar qui a ouvert la Russie sur l'Occident ne fait toutefois pas de doute dans l'histoire de son pays, même si on peut lui reprocher d'avoir trahi ses propres valeurs en tournant le dos à l'Orient. En revanche,

aux yeux de certains patriotes russes, il n'en va pas de même pour de Gaulle, qui ne mériterait pas l'hommage démesuré qui lui est fait au centre de Moscou. Le Général, en manœuvrant habilement, est parvenu à mettre la



France du côté des vainqueurs en 1945, bien que sa contribution à la victoire ait été plus que modeste, vu depuis la Russie. Si l'on s'en tient au front de l'Est, où s'est jouée l'issue de la guerre, sa seule contribution aura été d'envoyer les quelques dizaines d'avions de l'escadrille Normandie-Niémen. Toujours dans la même optique, l'appui donné à la contre-offensive soviétique ne fait pas

le poids en regard des milliers de Français qui ont combattu aux côtés des troupes hitlériennes dans les rangs de la Légion des volontaires français et de la division Charlemagne. Avant même que les canons ne se taisent en

1945, le coup de maître du Général aura été de convaincre Staline que le rôle de la France était indispensable pour contrebalancer le bloc anglo-saxon et sa volonté de dominer le monde. La France a pu ainsi récupérer son statut de grande puissance et se voir attribuer un des 5 sièges avec droit de veto au Conseil de sécurité des Nations Unies.

De façon discrète, le nom de de Gaulle a resurgi récemment dans les médias. Depuis près d'un an, Pierre de Gaulle, petit-fils du Général, se fait remarquer par ses prises de position prorusses au sujet du conflit ukrainien. On le sent investi du devoir de faire revivre l'héritage du gaullisme et de promouvoir une nouvelle entente franco-russe, qui va bien au-delà d'un rapprochement politique. A ses yeux, la Russie est la conservatrice des valeurs de la famille et de la spiritualité que l'Occident est en train de renier et qu'il faut sauver. Pierre de Gaulle n'a aucun mandat politique et sa famille l'a déclaré seul responsable de ses propos. Il vit et travaille à Genève, ce qui lui a valu d'être traité d'exilé fiscal qui prend la pose d'un défenseur de la nation et usurpe la mémoire de son grand-père. Il est rangé par les médias de grand chemin parmi les jouets de la propagande du Kremlin. On peine à voir l'influence qu'il pourrait exercer sur l'opinion française en dehors de quelques réseaux alternatifs. Un quotidien a titré à son sujet: «Si le grand-père était un chêne, le petit-fils est un gland». À tort, car ce n'est pas l'idée que s'en fait la Russie. Pierre de

Gaulle s'est vu dérouler le tapis rouge, lorsqu'il a été un des seuls Occidentaux à venir célébrer le 80e anniversaire de la bataille de Stalingrad et inaugurer à Volgograd un nouveau buste de son grand-père qui voisinera avec celui de Staline.

A écouter ses détracteurs, Pierre de Gaulle ne ferait que flatter son ego en prétendant parler au nom de la France. Peut-être serait-il au contraire un visionnaire? Au Forum international des cultures qui s'est tenu à Saint-Petersbourg du 16 au 18 novembre, de Gaulle a prononcé devant Poutine un plaidoyer en faveur d'un monde culturel multipolaire, fondé sur le respect mutuel. A la question de savoir si la France pourrait adhérer au BRICS, Poutine lui a répondu que si une telle demande était présentée, elle serait examinée, en précisant qu'en 2024 ce sera au tour de la Russie de présider les BRICS. Voilà qui a dû faire dresser l'oreille du président français. On se rappelle que Macron a été rabroué quand il a demandé à assister en tant qu'observateur au Sommet des BRICS qui s'est tenu cet été en Afrique du Sud.

Dans un long entretien avec Xavier Moreau où il expose sa vision du monde, Pierre de Gaulle révèle qu'il n'est pas seulement le bienvenu en Russie, mais qu'il va entreprendre une tournée sur d'autres continents sur les pas de son grand-père. Il dément aussi avoir demandé un passeport russe, ce qui aurait été apprécié très diversement dans sa patrie.

LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Aimer hier... Et aujourd'hui?

LES SENTIMENTS SE RÉTRÉCISSENT COMME PEAU DE CHAGRIN; PLUS PERSONNE NE S'ÉPANCHE SUR SES ÉTATS D'ÂME, L'AMOUR EST RELAYÉ À LA CAVE, MÊME LA VIE INTÉRIEURE N'INTÉRESSE PLUS. TEL EST LE DÉSOLANT CONSTAT DE GÜNTHÉR ANDERS DES GÉNÉRATIONS AVANT LA DÉSHUMANITÉ POST-COVIDIENNE...



«Car les faits déterminent les sentiments tout comme les sentiments déterminent les faits.» (Günther Anders.)

Les correspondances, les notes et journaux intimes des écrivains ont toujours présenté un grand intérêt à mes yeux: ils éclairent une œuvre, apportent des réponses à des questions en suspens, fourmillent de réflexions savoureuses, qui sont rarement assumées dans la manifestation officielle des autres écrits. Dans ses notes pour une histoire du sentiment, rédigées à New York entre 1947 et 1949, le philosophe Günther Anders se met en quête de l'amour: quel était le rôle de l'amour

dans les générations l'ayant précédé? Philosophe de circonstance, comme il se nomme lui-même, Anders interroge la façon d'aimer avant celle de son temps, les liens entre la sexualité et le pouvoir, les endoctrinements subtils de la génération de ses étudiants, la différence des sexes. Cette histoire des sentiments lui semble fondamentale à la compréhension d'une époque, mais aussi, en filigrane, à celle du totalitarisme ou encore, comme il le disait lui-même, à l'identification des «situations hitlériennes» si bien camouflées.

LE TABOU, «ARCHITECTE DE L'ÂME»

Son premier constat, le 28 novembre 1947, est qu'«aujourd'hui, nous sommes très loin de faire encore ainsi de l'amour une religion. L'idée de mourir par amour nous paraîtrait extrêmement saugrenue. [...] Car nous n'avons pas de philosophie de l'amour... pas même une doctrine minimale, j'entends: dans nos philosophies explicites ou implicites, nous avons tout simplement laissé tomber l'amour. [...] Il s'ensuit que chacun a le droit, mais surtout l'obligation de s'interroger sur la place et la fonction à accorder à l'amour dans sa vie.» Cette éviction de l'amour est un pieux mensonge, car «nous pouvons laisser tomber l'amour, mais lui n'est

pas près de nous laisser tomber.» Les jours suivants, Anders poursuit sa réflexion. La cause principale de ce désintérêt réside d'abord dans les engagements publics: militer pour une cause désengage de l'amour. Il y a aussi la suppression des conditions de possibilité d'une vie privée, dès lors «la subtilité de notre vie privée psychique se réduit elle aussi comme peau de chagrin.» À tel point que «de plus subtil d'entre nous ferait aujourd'hui l'effet d'un barbare à côté de sa grand-mère: elle qui pouvait encore se permettre de pratiquer tous les jours, des décennies durant, ses exercices de doigté de l'âme et ses études de mélancolie.» Les sentiments se rétrécissent comme peau de chagrin; plus personne ne s'épanche sur ses états d'âme, l'amour est relayé à la cave, même la vie intérieure n'intéresse plus.

«Qui s'écoute soi-même? Qui s'observe par le trou de la serrure? Ces occupations nous sont inconnues. Il n'y a plus de trou de la serrure: car on n'a plus besoin de clé. — On n'a plus besoin de clé: car il n'y a plus de porte. — Il n'y a plus de porte: car la chambre noire d'hier est à présent une pièce comme les autres.»

Anders suppose que la suppression du tabou, «architecte de l'âme», a conduit tout à la fois à la perte de la moralité et de la vie intérieure, mais aussi à l'exhibition dégoulinante des sentiments, devenus «bons sentiments», avant leur éviction pure et simple. Or la qualité littéraire des grandes tragédies provenait essentiellement d'une possible et angoissante rupture du tabou. Le philosophe relie

cette suppression du tabou à la perte des racines et de la filiation: «Alors que, dans les générations précédentes, il avait existé des lignées autour desquelles les uns et les autres avaient pu se construire, eux n'ont pu s'appuyer sur rien: ils ont dû pousser sur du vent; servir eux-mêmes de substitut à la lignée et ne devoir cela qu'à leur force de caractère.» Certains ont poussé, déracinés, dans les airs. Et puis, un dernier diagnostic: il «ne nous est pas donné d'éprouver l'ennui». La recherche perpétuelle de nouvelles excitations par de nouvelles expériences nous empêche de nous retrouver nous-mêmes.

Dans ses notes, Anders nous fait découvrir le contenu de coffres que ses parents s'étaient fait envoyer avant la guerre depuis Hambourg, qui lui parvinrent bien après leur mort dans sa mansarde. Que contenaient ces coffres? Des lettres de jeunesse, des lettres d'amour, des correspondances conjugales, des journaux intimes, etc. Aurait-on idée aujourd'hui de se faire envoyer outre-mer des coffres entiers de lettres d'amour? Or ces lettres portent toutes sur des états d'âme, comme ces lettres à l'amie qui seule peut entendre parler du mari et de l'amant, de la tension de la vie et de l'amour.

Le philosophe poursuit sa réflexion sur l'accès des femmes aux droits masculins, à «la vie hostile du dehors». Il écrit des pages qui aujourd'hui seraient immédiatement brûlées par certaines idéologies, mais ne manquent pas d'intérêt quant aux relations étroites entre sexualité, amour et

pouvoir. Avec une grande lucidité: «En forçant le trait, on peut dire que *l'égalité des droits ne lui a pas apporté les mêmes "droits de l'homme", mais les mêmes droits à la réification.*» Anders ironise aussi sur ses étudiants endoctrinés par une certaine psychanalyse de l'époque, du «tout sexuel» rejetant l'amour.

EN REFERMANT CE LIVRE, JE ME SUIS DEMANDÉ: SI ANDERS REVENAIT AUJOURD'HUI, QUE DIRAIT-IL DE NOUS?

Puisque, déjà, à son époque, il trouvait que l'on n'aimait plus et que l'on ne savait plus aimer... Que dire de notre présent, où l'on ne milite même plus pour une cause? Où sont les utopies qui nous aidaient hier à vivre, ces fameux lendemains qui chantent? Au mieux, nous sommes priés d'acheter un bouquet mal assorti, où il serait nécessaire de vivre la désertion, le malheur et la tourmente, avant qu'un renouveau surgisse. Autant dire qu'après l'hiver vient le printemps. La question première que me posent les patients en consultation est: où fuir? La deuxième: que faire? Il est loin le temps où nous refaisions le monde, en fumant, buvant, jouant et riant ensemble. Il m'est alors venu que l'amour est directement lié à la contemplation, à l'ennui, à la rêverie. Depuis le 11 septembre 2001, le monde a basculé dans la paranoïa; l'horreur a pénétré notre quotidien, un monde où même les biberons des bébés font l'objet de tests à l'aéroport ou sont confisqués s'ils contiennent du jus plutôt que du lait (c'est du vécu!). La terreur et la mort ont été mises au centre de nos préoccupations, pour ne pas dire de

nos aspirations. Or, notre regard sur la vie doit cultiver la vie, et non en être détourné en permanence par la tristesse, l'angoisse du prochain passage à l'acte monstrueux que l'on subira de la part du pouvoir ou des terroristes fabriqués par ce même pouvoir. Cette banalité de l'horreur, doublée de la capture des âmes par les écrans, a créé un monde fait de misologie (haine de la rationalité, en référence au *Phédon* de Platon), de génocide des bigarrures de l'amour et des foisonnantes nuances de l'âme, de misanthropie.

La prolifération des écrans dans nos vies a sans doute des conséquences bien plus sérieuses que la seule soumission à la technique et à sa reproductibilité, sur les dangers desquelles Günther Anders et son cousin Walter Benjamin nous avaient déjà alertés. Car, si la technique contraignait le mouvement des corps pour tordre l'âme et bannir l'homme de certains champs d'action, les écrans figent nos corps, détournent nos regards et suppriment à nos âmes leur nourriture première: la *vita contemplativa*. Cette vie contemplative était quotidienne avant l'immersion des écrans dans nos vies. Par exemple, lors d'un rendez-vous galant. Un homme attendait une femme dans un café. Dix minutes. Quinze minutes. Trente minutes. Elle n'était pas là. Était-ce un retard? Avait-elle eu un accident? Quel type d'empêchement? S'était-elle ravisée? Dans cette attente, l'imagination se déployait. Comment la recontacter? L'appeler à son domicile? Et si le téléphone restait sans réponse, rentrer chez soi, dans une

nouvelle attente qui ouvrait vers tant d'horizons.

Aujourd'hui, le même rendez-vous n'a plus du tout la même saveur: le téléphone portable exige et commande des réponses. Nous voyons si l'autre est ou non en ligne. S'il a lu nos messages. Certains disposent même de la géolocalisation (je connais des parents qui géolocalisent le téléphone portable de leurs adolescents: ils savent en permanence où ils sont...). Le téléphone portable est l'instrument de l'immédiateté et du flicage des autres. Finie la rêverie, finie l'attente anxieuse, finie l'espérance. Fini aussi, un certain rapport à la parole: comme il était compliqué d'annuler un rendez-vous, je me devais de l'honorer. Impossible de l'annuler au dernier moment en raison d'une paresse de l'instant! Dans cette exquise attente des temps d'avant le téléphone mobile régnait le rapport perpétuel aux contingences, à la fragilité de la vie, au bonheur éphémère de la rencontre.

LE PHILTRE DE DÉSAMOUR

Pour parler avec quelqu'un, il fallait surtout se rencontrer. Et dans les temps hors de la rencontre, il n'y avait plus la rencontre, mais le rêve, qui nourrissait également les correspondances, ces lettres écrites et reçues, parfois dans des chassés-croisés comiques. Toute lettre était une invitation à la méditation. Les lettres reçues permettaient de s'arrêter sur chaque phrase, pour la relire, la méditer. À l'ère du message jetable instantané, ce n'est souvent plus possible. Écrire soi-même la lettre engageait le corps

dans la calligraphie de l'écriture, bien plus subtile que de taper sur un clavier. Il fallait penser aux phrases à écrire: et puis, il n'était pas si facile de les raturer, encore moins de les effacer. Cette invasion du téléphone mobile dans nos vies est l'une des premières causes aujourd'hui de l'abrasion de nos vies intimes. Nul besoin d'attendre les consignes d'un pouvoir totalitaire. Nous avons tous vécu (et, parfois, été acteurs) de scènes où deux individus censés se rencontrer sont détournés de cette rencontre par cet objet inanimé qu'est l'écran. Et c'est là que se situe le problème: nos écrans (tablettes, téléphones mobiles, ordinateurs) sont des objets inanimés. Lorsque nous parlons à travers eux, même à des êtres chers, notre corps parle à un objet inanimé dans son expérience incarnée immédiate. Or, parler à travers un écran ne restitue en aucun cas le cœur de la rencontre: la vibration de la chair de l'autre. Comment l'autre respire, comment ses yeux me parlent, quelle est son odeur, quel est le son vibratoire de sa voix, quels sont ses gestes, son toucher, sa tendresse. L'écran abrase tout. Lorsque nous allons écouter un concert de musique, nous sommes enlacés par la vibration des instruments. L'acoustique nous enveloppe, mais pas seulement: la résonance dans la pièce de ces instruments, la communion des respirations, des émotions, des transpirations, même. Regarder un concert sur écran chez soi, filtré par les écrans, avec le son feutré et monotone, est une expérience beaucoup plus pauvre en sentiments.

Avec les écrans, il existe un éter-

nel filtre entre l'autre et moi. Lorsque je crois l'atteindre, mon corps ne rencontre qu'un objet inanimé. Le passage à l'acte terroriste sur les peuples ayant consisté en 2020 à les séquestrer et les enfermer n'a pas arrangé l'affaire. Combien ont déserté depuis les groupes, les loisirs, les corporations diverses et variées? D'une part, car leur arrêt brutal a entraîné de nouvelles habitudes, d'autre part, parce que revenir dans le groupe supposait de se confronter à des questions morales: est-ce que mon groupe de tango a exclu les «non-vaccinés»? Est-ce que mon loisir de kart a mis en place des bracelets de différentes couleurs autorisant ou non la compétition sportive selon le statut vaccinal du coureur ou son test PCR? Est-ce que mon club d'échecs m'obligera de nouveau à porter le masque?

Le règne des écrans est celui de l'idole: l'autre, que je ne vois qu'à travers un objet inanimé, qui est essentiellement absent, dont je n'aperçois que le pâle reflet, se dérobe à la rencontre. Son regard même se dérobe: sur l'écran noir de mes nuits blanches, je ne le rencontre pas comme «en vrai». Or, «les yeux ne sont pas seulement des "fenêtres" à travers lesquelles on regarde au-dehors, mais aussi des "fenêtres" ouvertes aux regards des autres», dit Anders. Ces fenêtres ont les volets clos. Ce que les écrans modifient dans nos perceptions mériterait un réel approfondissement. Si Anders

se posait la question des relations sexuelles entre hommes et femmes en raison des remaniements de pouvoir, alors que dire de cette sexualité peu à peu remplacée par des objets inanimés, par des images sur les écrans, par des robots? Il y a là bien pire que les plaisirs solitaires sans écran qui convoquaient au moins un minimum d'imaginaire. Émoussement des sentiments, exhibition des corps, banalisation de l'horreur et de la haine, ère du puritanisme absolu, des relations gelées et de l'abrasion des sentiments, sous couvert de «libération» sexuelle.

Le dernier lieu où les êtres humains ont sans doute encore un lien viscéral à l'incarnation est la guerre, avec son lot de souffrances, de douleurs, de malheurs, d'horreurs. La guerre, que ceux qui la créent engendrent derrière des écrans, et que ceux qui ne la vivent pas commentent derrière des écrans, placés en spectateurs passifs et voyeuristes. Le comble de la monstruosité malgré nous. Ne nous étonnons pas que les «fusibles» d'autant de gens sautent, leur cerveau et leurs émotions électrofiés par les écrans, tandis que leur corps et leur âme sont désertés.

- Photo: Günther Anders avec son chien en Californie.

LECTURE RECOMMANDÉE

- Günther Anders: *Aimer hier. Notes pour une histoire du sentiment (New York, 1947-1949)*, Fage éditions, 2012.

LISEZ-MOI ÇA! par Slobodan Despot

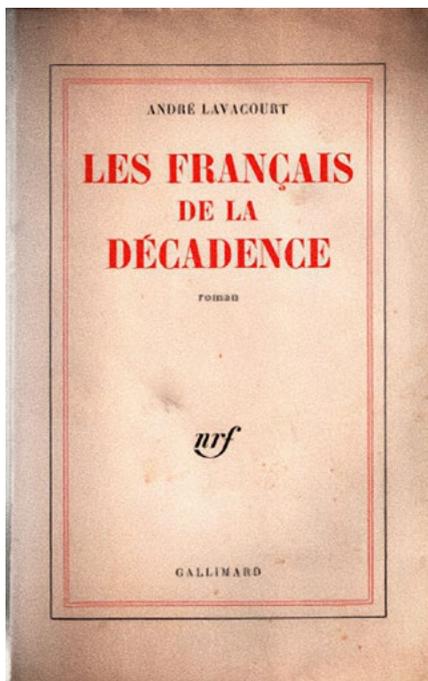
«Les Français de la décadence» lu par Juan Asensio

DÉROGATION INÉDITE AUX RÈGLES DE CETTE RUBRIQUE: CE N'EST PAS UN LIVRE PUBLIÉ QUE NOUS VOUS INVITONS À LIRE CETTE FOIS, MAIS UN ESSAI CRITIQUE SUR UN ROMAN ÉNORME, MAUDIT ET INTROUVABLE. UN ESSAI DE JUAN ASENSIO QUI, IL EST VRAI, A LUI-MÊME L'AMPLEUR D'UNE LONGUE NOUVELLE ET LE PANACHE D'UN GRAND PAMPHLET.

CE QU'IL APPORTE

Grâce à l'insatiable curiosité d'un ami proche, qui est aussi un fervent lecteur de l'Antipresse, j'ai pu lire de longs passages d'un roman retrouvé, et jusqu'alors opportunément expurgé de l'histoire littéraire française et des catalogues de son éditeur, Gallimard. Puis Juan Asensio s'en est emparé et en a tiré un compte rendu qui est en soi un grand pamphlet littéraire!

Le monumental portrait des *Français de la décadence*, écrit par un obscur dentiste dans l'Algérie encore française, est une brique de fureur qui ferait ranger les amères potions de Céline au rayon de l'homéopathie. Il est difficile d'imaginer que le narcissiconstipé milieu littéraire français ait pu, il y a deux générations, accoucher d'un tel bolide. Pour se convaincre de sa simple possibilité, Juan Asensio a dû imaginer une sorte d'utopie où l'on aurait vu une rentrée littéraire «qui eût été véritablement littéraire... hautainement littéraire, méchamment littéraire, scandaleusement littéraire, donc, une rentrée: sans Ernaux, sans Enard, sans Schmitt, sans Houellebecq, sans



Coulon, sans Desportes, sans Moix, sans Nothomb, sans Haenel, sans Delaume, sans Ono-Dit-Biot, sans les Musso et Lévy et leurs innombrables clones...» — Avant de se demander quel éditeur, en cette époque accaparée par des muses hermaphrodites

et réglée par les «lecteurs en sensibilité» pourrait aujourd'hui défendre un tel déferlement de génie viril.

CE QU'IL EN RESTE

Il serait pourtant capital — et non seulement pour des raisons purement littéraires — de rééditer ce scandale sexuel, racial, moral, philosophique... ne serait-ce que pour voir les frères mâchoires des mordilleurs de chevilles contemporains se déboîter à force de chercher prise sur cet os de saurien. Mais plutôt que de mal paraphraser, laissons Asensio dire ce qu'il en est:

«*Les Français de la décadence* répond admirablement au tropisme déclaré de Roberto Bolaño pour les textes labyrinthiques, dont le feu s'entretient par la dévoration de tout ce qui l'entoure, roulant à toute allure sur chaque parcelle de vivant combustible, avant de s'éteindre subitement, sans le moindre signe annonciateur de faiblesse, comme

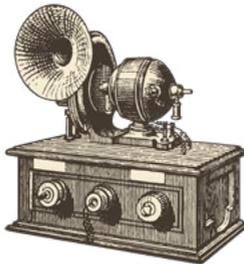
s'il avait consommé le monde entier des choses...»

Consumer le monde entier des choses est bien le propos d'André Lavacourt et la note d'Asensio fournit déjà un départ de feu assez convaincant. Dans la France encore plus exaspérée que désespérée — pour le moment — la réédition de ce livre serait un succès assuré. En librairie comme dans les tribunaux!

A QUI L'ADMINISTRER?

Aux vrais passionnés de littérature, bien sûr, mais aussi aux explorateurs désabusés des fins de civilisation — je parle ici de l'article du «Stalker», bien sûr. On retrouve dans ce compte rendu le plaisir de la grande critique littéraire, subtile mais sans concessions, brutale mais sans grossièreté.

- Juan Asensio: «Les Français de la décadence d'André Lavacourt», Stalker, 20.11.2023. Voir également son magnifique hommage à Cormac McCarthy, AP412.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 418 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 26 novembre au 2 décembre 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Grand nettoyage. La ville de San Francisco était encombrée de SDF. À la veille de la visite du président chinois, ils ont TOUS disparu, du jour au lendemain — et personne n'a même pu filmer leur évacuation avec son smartphone. Où sont-ils passés? C'est l'occasion, sur les réseaux, de soulever un coin du tapis sur l'une des grandes villes les plus déglinguées au monde. (NB. Il y a un récit de Youri Trifonov sur un mystère semblable, à Leningrad, avec la disparition soudaine et glaçante des estropiés de guerre.)

Contorsions. *The Economist* a été l'un des plus confiants propagandistes de la victoire ukrainienne. À présent, le magazine de référence ultralibéral nous fait la preuve de son habileté bien rodée à reboucher (discrètement) les bouchons de champagne. «Poutine semble remporter la victoire en Ukraine — pour l'instant», annonce-t-il, observant que «pour la première fois depuis son invasion de 2022, il semble être en mesure de vaincre». On observera, d'une part, la stricte *personnalisation* du problème russe et sa focalisation sur Poutine (comme si l'Occident se réduisait à «Biden»). Et d'autre part, la reconnaissance à *pas de chat* d'une réalité qui était visible dès le début de cette opération. Mais rassurez-vous: si Poutine gagne, c'est uniquement parce qu'«on lui permet de gagner», comme le résume la rédactrice en chef. Tout seul, bien sûr, il n'y arriverait pas...

Cartes sur table. Si cet article du *New York Times* n'est pas un bobard, il dévoile une réalité effarante. On y apprend que des responsables du renseignement israélien ont obtenu les plans de l'attaque

terroriste du 7 octobre plus d'un an avant qu'elle ne se produise. «Le document d'environ 40 pages, auquel les autorités israéliennes ont donné le nom de code "Mur de Jéricho", décrit, point par point, exactement le type d'invasion dévastatrice qui a entraîné la mort d'environ 1 200 personnes.» Mais il est expliqué que les responsables israéliens auraient simplement ignoré ce plan, le jugeant «trop difficile à mettre en œuvre pour le Hamas». Les historiens auront sans doute quelques nuances à apporter à cette explication quelque peu... expéditive.

Vistemboirs! Dans sa boutique sur eBay, notre ami et lecteur Laurent Prodeau met en vente une collection rare et fascinante: «plus d'une centaine d'anciens outils de métiers parfois disparus et d'anciens objets d'art populaire, tous en bon ou très bon état, nettoyés et restaurés lorsque possible et nécessaire.» Il lui aura été difficile d'évaluer le prix de ces pièces uniques: couperets, vilebrequins, fers à papillotes, tarières, emboissoirs et compas... un véritable inventaire à la Jacques Perret! En tant que témoins d'une civilisation aujourd'hui disparue, elles sont, à notre avis, hors de prix.

Dégazage mental. La ville d'Oxford a décidé d'être plus verte que le concombre masqué et plus propre qu'une banque suisse. Il suffit de citer l'annonce officielle pour voir jusqu'où les édiles municipaux sont prêts à sacrifier leur confort... enfin celui de leurs contribuables:

«Le conseil municipal d'Oxford va interdire les plaques de cuisson et les chaudières à gaz dans les nouvelles habitations à partir de 2025, afin de devenir plus respectueux de l'environnement. La ville prévoit d'atteindre le niveau zéro d'ici à 2040 et affirme que cette mesure contribuera à lutter contre la "menace existentielle du changement climatique".»

Il nous semble que dans l'illustre cité universitaire, qui fut l'un des phares de la raison en Occident, rôdent des menaces existentielles autrement plus urgentes. N'entendez-vous pas les crécelles?

Mise au point. Visée par une vilaine campagne de rumeurs venant souvent de milieux «amis», Ariane Bilheran a publié une mise au point au sujet de la mort du docteur Olivier Soulier et de la protection des enfants qu'il nous paraît important de relayer ici.

Du grand Art. Art Garfunkel, c'était la célèbre perche à coiffure en chou-fleur du duo Simon & Garfunkel. Mais le musicien est aussi un lecteur vorace et ordonné qui a dressé la liste de ses lectures depuis les années 1960... ainsi que de ses favoris, bien entendu. À consulter son «top 50», on se dit que nous pourrions passer de belles soirées de conversation avec le célèbre baladin...

Pain de méninges

LE COUPABLE UNIVERSEL

Le citoyen ordinaire et respectueux des lois de Totalitaria, loin d'être un héros, est potentiellement coupable de centaines de crimes. Il est criminel s'il s'entête à défendre son propre point de vue. Il est criminel s'il refuse de se laisser confondre. Il est criminel s'il ne participe pas bruyamment et vigoureusement à tous les actes officiels; la réserve, le silence et le retrait idéologique sont des trahisons. Il est criminel s'il n'a pas l'air heureux, car il est alors coupable de ce que les nazis appelaient l'insubordination physiologique. Il peut être criminel par association ou par dissociation, par bouc émissaire ou par projection, par intention ou par anticipation. Il est criminel s'il refuse de devenir informateur. Il peut être jugé et déclaré coupable de tous les *ismes* imaginables: cosmopolitisme, provincialisme; déviationnisme, mécanisme; impérialisme, nationalisme; pacifisme, militarisme; objectivisme, subjectivisme; chauvinisme, égalitarisme; pragmatisme, idéalisme. Il est coupable à chaque fois qu'il est quelque chose. Le seul sauf-conduit pour le citoyen de Totalitaria réside dans l'abdication complète de son intégrité mentale.

— Joost Meerloo, *The Rape of the Mind: The Psychology of Thought Control, Menticide, and Brainwashing* (1956), trad. SD.

TERRE EN FEU

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

